

UNAMUNO ET QUEVEDO

“... por su obra literaria figura [Quevedo] entre los más ilustres clásicos de nuestra patria; aparte de esto, por su manera peculiar de ser, por la estética que ha defendido y puesto en práctica, por su influencia en las letras patrias y por su vida misma, por sus fortunas y adversidades, ha llegado a ser uno de los hombres más representativos de una época y de un país”.

AZORÍN, *Don Francisco de Quevedo*, dans A B C, 17-V-1910, repris dans *Obras Completas*, Madrid, 1948, t. IX, p. 1026.

Il existe dans l'oeuvre de Miguel de Unamuno un problème Quevedo. Les écrits et la personnalité quévédiennes ont toujours intrigué don Miguel. La question des rapports entre Unamuno et Quevedo, celle de la nature de ces liens et de l'évolution qu'ils subissent, se pose à chaque période de ses activités littéraires.

Personne ne semble s'être occupé jusqu'ici des relations Unamuno-Quevedo, et rares sont ceux qui pressentirent ce problème dans leurs travaux sur Unamuno. M. García Blanco fut, à notre connaissance, le premier et le seul à entrevoir, dans son discours *Don Miguel de Unamuno y la lengua española*¹, l'intérêt de la figure de Quevedo dans l'ensemble de l'oeuvre unamunienne.

L'on s'étonne que cet intérêt n'ait pas suscité un examen approfondi, et que M. García Blanco lui-même, dans son livre plus récent, *Don Miguel de Unamuno y sus poesías*, se borne à rappeler sa propre suggestion². Personne, à plus forte raison, n'est sorti du domaine restreint de la langue et ne s'est aperçu

¹ Salamanca, 1952.

² Salamanca, 1955, p. 308, n.º 156; l'auteur ne fait que rappeler le passage de son discours: "Sería curioso señalar el escaso interés que Góngora suscitó en Unamuno y compararlo con el que sintió, en cambio, por Quevedo. A ello me he referido, circunstancialmente también, en mi discurso *Don Miguel de Unamuno y la lengua española*".

combien le thème quévédien est répandu dans l'oeuvre unamunienne.

Quelle est la raison de cette lacune dans l'énorme bibliographie d'Unamuno et plus spécialement parmi les innombrables articles consacrés aux rapports entre *Unamuno et...*?³

Trop d'études sur Unamuno sont basées uniquement ou trop exclusivement sur les premières oeuvres et négligent les dernières. Celles-ci sont, en effet, peu connues : les exemplaires s'en sont raréfiés, et n'ont pas bénéficié de rééditions, tels que les livres de poésie *De Fuerteventura a Paris*⁴ et *Romancero del destierro*⁵. De nombreux articles que Unamuno a disséminés dans des journaux et des revues d'Espagne et d'Amérique du Sud, ne se sont prêtés à l'analyse des critiques que lorsqu'ils furent réunis en recueils après la mort de l'auteur⁶. La publication récente (1953) d'un *Concionero* volumineux —1755 poèmes⁷— explique bien des ignorances. La plupart de ces textes étaient restés inconnus ou inexploités. Or certaines de ces oeuvres sont de la plus haute importance⁸ et concernent maints objets⁹ fort distincts de ceux qui avaient appelé l'attention auparavant. On comprend que le problème quévédien soit passé presque inaperçu.

Cette omission ne constitue pas seulement des lacunes dans maintes études ; elle peut engendrer des erreurs. L'on reste surpris devant le jugement que porte Torrente Ballester, en 1956 encore, dans son excellent *Panorama de la literatura española contemporánea*¹⁰, sur les rapports Unamuno-Quevedo :

... su [de Unamuno] poco aprecio y equivocados juicios sobre Quevedo, en cuyos sonetos amorosos, históricos o morales pudo haber hallado fundamento o acicate para sus ideas¹¹.

³ v. dans la bibliographie faite régulièrement par M. GARCÍA BLANCO dans les *Cuadernos de la Cátedra Miguel de Unamuno*, Salamanca, 1948 à 1958 (VIII volumes jusqu'ici) la rubrique *Unamuno y...*

⁴ Paris, 1925.

⁵ Buenos Aires, 1928.

⁶ *La ciudad de Henoc*, México, 1941 ; *Cuenca Ibérica, Lengua y paisaje*, México, 1943 ; *Temas argentinos*, Buenos Aires, 1943 ; *Paisajes del alma*, Madrid, 1944 ; *La Enormidad de España*, México, 1945 ; *Visiones y comentarios*, Buenos Aires, 1949 ; *Aforismos y definiciones et Alrededor del estilo*, dans *Obras completas*, t. IV ; *De esto y de aquello*, t. I à IV, Buenos Aires, 1951 à 1954.

⁷ Buenos Aires, 1953.

⁸ Le dernier recueil avant tout, ainsi que plusieurs articles.

⁹ Le cas Quevedo entre autres et la vision castillane en général.

¹⁰ GONZALO TORRENTE BALLESTER, Madrid, 1956.

¹¹ *id.*, p. 160.

Nous voudrions démontrer que ce reproche est faux et que, au contraire, don Miguel s'est inspiré de Quevedo.

Il ne suffit pas de dire que certains aspects de l'oeuvre unamunienne évoquent invinciblement la personnalité de Quevedo. Ce rapprochement a été fait par quelques historiens de la littérature espagnole, tels que A. Valbuena Prat¹² et Del Río¹³. Il y a plus: Unamuno était conscient du lien intime et continu qui l'unissait à Quevedo. Ce lien mérite une étude plus poussée que la simple comparaison que propose S. Serrano Poncela, alors que la matière même de son excellent commentaire de l'oeuvre unamunienne appelait plus qu'une référence superficielle¹⁴.

Les rapports Unamuno-Quevedo forment, en effet, un thème intéressant autant par leur évolution que par le nombre et la variété d'aspects qui s'y rattachent. Tous les traits de fond et de forme qui sont retenus dans l'oeuvre et dans la figure quévédiennes prennent place parmi les problèmes personnels de don Miguel; ils s'y inscrivent dans son attitude à l'égard de la Castille, qui constitue un thème important de son oeuvre. Ces trois éléments, —Quevedo, Unamuno et la Castille—, se confondent et s'unissent intimement.

On voit que, avant de nous circonscrire aux rapports Quevedo-Unamuno, il serait souhaitable de passer en revue tous les grands problèmes, dans lesquels ces relations s'intègrent et de nous apesantir sur tous ceux qui seront soulevés au cours de la démonstration. Mais l'analyse de l'esprit inquisitorial, des conceptions philologiques de l'auteur et de sa "Poétique", l'évocation des prolongements que suggère l'humour castillan, l'observation pénétrante du conceptisme et du patriotisme unamunien grossiraient démesurément les présentes réflexions et risqueraient même de les obnubiler. Celles-ci doivent se limiter à une intention plus modeste: les rapports Unamuno-Quevedo.

Les démonstrations utiles mais accessoires seront réduites au

¹² VALBUENA PRAT (A.), *Historia de la literatura española*, t. III, Barcelona, 1952, p. 461: "De Fuerteventura a Paris, publicada en 1925, en donde el verso es a la vez sátira vibrante, política, que flagela sangrientamente los hechos de la Dictadura —Unamuno, hermano ahí de Juvenal y Quevedo—...".

¹³ DEL RÍO, *Historia de la literatura española*, t. II, New-York, 1948, p. 185: "la gran tradición... del austero estoicismo a la Quevedo".

¹⁴ SERRANO PONCELA (S.), *El pensamiento de Unamuno*, México, 1953, p. 230 et 237. Deux chapitres dans ce livre forment une excellente occasion à une étude quévédiennne: ch. II, p. 53 ss: "Formas de expresión y método de pensamiento"; ch. IX, p. 224 ss.: "Castilla, la casta castellana"; p. 234: "El espíritu castellano: los clásicos".

minimum et les problèmes généraux ne seront esquissés que pour autant que la compréhension de ces rapports le nécessite.

Nous ne nous dissimulons d'ailleurs pas que le thème quévédien est loin d'atteindre l'importance d'autres leitmotivs littéraires castillans, tels que ceux de "La vie est songe", du *Quijote* et de la mystique d'une Sainte Thérèse. A côté du groupe cohérent que forment les figures de Sigismund, de Don Quichotte et de la réformatrice d'Avila, celle de Quevedo occupe une place quelque peu isolée dans la vision unamunienne de la littérature castillane. Quevedo ne s'introduit pas dans le quatrain suivant du *Cancionero* qui schématise, aux yeux de Unamuno, les tendances littéraires les plus représentatives :

"Yo sé quien soy." nos dice Don Quijote
 "Y los sueños sueños son" Segismundo
 "Muero porque no muero" en este mundo
 Teresa de Jesús, alma brulote¹⁵.

Ailleurs cependant Quevedo se range, à côté de Calderon et de Cervantès dans une autre évocation littéraire représentative :

Cervantes, Calderón, Quevedo,
 la Calderona, el Conde Duque,

 Va agonizando Don Quijote,
 sueña la muerte Segismundo,
 afánase el Buscón un mundo
 y un cacho de cielo de escote¹⁶.

* * *

Lorsque, en 1895, Unamuno publie ses premières études sur l'âme castillanne, il doit rappeler la grande figure de Quevedo. Et, en effet, dans les chapitres II et III de *En torno al casticismo*, il le mentionne... deux fois et très brièvement¹⁷. Dans ce livre, hostile à la Castille et où, parmi tous les caractères castillans, seule la Mystique trouve grâce aux yeux de l'auteur, Quevedo est, pour ainsi dire, oublié.

Mais, nous le savons, ce Basque obstiné deviendra peu à peu un vrai Castillan, l'écrivain le plus *castizo* qui soit. Ainsi,

¹⁵ *Cancionero*, n.º 809, 8-III-29.

¹⁶ *id.*, n.º 1313, v. 1 à 2 et 9 à 12, 6-XI-29.

¹⁷ "...el humorismo grave de Quevedo, el que hizo los discursos de Marco Bruto", *Ensayos*, Madrid, 1951, t. I, p. 64; "Cuando Quevedo no nos cuenta al buscón Don Pablos, comenta a Marco Bruto", *id.*, p. 74

pour ne citer qu'un seul domaine du monde castillan, celui de la littérature, les reproches contre Calderon disparaissent insensiblement, et, dès 1905, dans la *Vida de Don Quijote y Sancho*, Don Quichotte est réhabilité de façon totale et éclatante. Ce n'est qu'à Quevedo que don Miguel demeure irrémédiablement hostile. Tandis que les commentaires sur les mystiques, sur "La vie est songe" et sur le *Quijote* se multiplient, les allusions à Quevedo restent sporadiques. En de rares occasions seulement, — nous en comptons deux —, don Miguel exprime encore son antipathie dans les termes les plus vifs :

... me carga Quevedo, pongo por caso de clásico cargante, y no puedo soportar sus chistes corticales y sus insoportables juegos de palabras¹⁸.

Mentira parece que en el pueblo en que Don Quijote elevó a heroicas hazañas las más miserables burlas, se rieran los retorcidos chistes de aquel fúnebre Quevedo, hombre grave y tieso si los ha habido, y fuesen reídas las pretendidas gracias, puramente de corteza, cuando no de pellejo de corteza, es decir, de vocablo, de su *Gran Tacáño*¹⁹.

Il est symptomatique qu'une aversion aussi intense pour Quevedo, ne s'extériorise pas plus souvent. Unamuno ne cherche pas à attaquer Quevedo ; il ne le fait qu'occasionnellement. Il préfère le silence, témoignage hautain de son mépris.

Il nous faut attendre plusieurs années, 1912 exactement, avant qu' Unamuno ne cite à nouveau le nom de Quevedo. Cette fois il abandonne la violence de ses jugements antérieurs ; il paraît même déjà éprouver quelque estime pour son vieil adversaire et il consent à l'appeler "grand" ; mais l'incompatibilité d'humeur entre les deux hommes n'en semble pour autant pas moins définitive.

"El retruécano me parece la forma más baja del ingenio, o por mejor decir la forma favorita de los más bajos ingenios. Su afición a él es una de las cosas que más me impide reconciliarme del todo con el gran Quevedo"²⁰.

Malgré la castillanisation de plus en plus poussée dont témoigne l'évolution de don Miguel, malgré son appel pathétique

¹⁸ *Sobre la erudición y la crítica*, (1905), dans *Ensayos*, o. c., t. I, p. 713.

¹⁹ *Vida de Don Quijote y Sancho*, 1905, id., t. II, p. 290.

²⁰ *Rosario de sonetos líricos*, 1911, Madrid, 1950, p. 159, n. 20.

à la croisade don quichottesque²¹, la reconnaissance équitable de Quevedo semble encore être une démarche impossible.

Puis de nouveau, pendant plus de dix ans, le silence se reforme autour de l'adversaire. Ce mutisme s'explique évidemment par la contrariété qu' Unamuno éprouve devant certaines qualités du grand Castillan; elle est due également, en grande partie, au lent changement d'orientation de la pensée et de l'oeuvre unamuniennes pendant les années qui suivent sa dernière oeuvre à trame castillane, son *Del sentimiento trágico de la vida*²².

Après *En torno al casticismo* de 1895, la *Vida de Don Quijote y Sancho* de 1905 et *Del sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos* de 1913 qui traitent de sujets et de sentiments castillans, après *Poesías* de 1907 et son chapitre consacré de manière si ostensible à la Castille et après de nombreux essais²³ qui évoquent d'une façon ou d'une autre quelque caractère castillan, cette veine semble s'épuiser ou être délaissée. La poésie et la prose de *Andanzas y visiones españolas* sont bien antérieurs (1908, 1911, 1912, 1913) à leur publication (1922)²⁴. Les essais font place à des articles de journal²⁵; don Miguel se tourne vers le roman²⁶ et déjà vers le théâtre²⁷; *Rimas de dentro* (1923) n'offre plus aucun thème castillan, et la poésie de *Teresa* (1924) semble délibérément étrangère aux préoccupations d'antan.

Mais voici que les événements politiques intérieurs de 1923 incitent Unamuno à sortir brusquement de son indifférence à l'égard de la Castille; ils bouleversent sa vie et son oeuvre. Les circonstances nouvelles forcent don Miguel à découvrir véritablement Quevedo.

Son nom apparaît de plus en plus fréquemment, et non plus uniquement sous des notes fortuites ou de brèves allusions.

²¹ *El sepulcro de don Quijote*, ajouté par Unamuno comme prologue à la *Vida de Don Quijote y Sancho* dès la seconde édition; dans *Ensayos*, o. c., t. II, p. 71.

²² 1913, dans *Ensayos*, o. c.

²³ v. *Ensayos*, o. c., t. I, pp 141 à 921.

²⁴ Madrid, 1922.

²⁵ Cf. supra, p. 2, n. 6.

²⁶ *El espejo de la muerte*, *Novelas cortas*, 1913; *Niebla*, 1914; *Abel Sánchez*, 1917; *La tía Tula*, 1921.

²⁷ *Fedra*, 1924.

Quevedo suggère des articles entiers²⁸ et des poèmes²⁹. Le nombre de ces écrits d'après 1923, leur échelonnement chronologique, leur ampleur aussi révèlent un changement profond dans l'attitude d'Unamuno à l'égard de Quevedo.

Une véritable volte-face s'est opérée: la plus vive sympathie pour Quevedo est née.

En 1925 déjà, dans une lettre à J. Cassou, il qualifie ses propres vers de *De Fuerteventura a Paris* comme quévédiens: "quevedianos sonetos"³⁰.

En 1928, il cite Quevedo comme un grand poète³¹ et chaque année apporte de nouvelles preuves, plus claires et plus chaleureuses chaque fois, de son adhésion à l'oeuvre quévédiennne.

C'est sur ces textes des treize dernières années de la vie de don Miguel que se basera notre article. Le silence obstiné et rarement rompu, à cet égard, des années 1895 à 1923 ne pouvait constituer que l'indispensable fond de tableau à une analyse du revirement qui s'est fait jour et qui se déploiera maintenant.

* * *

Les causes de cette réconciliation méritent un examen attentif.

La conversion soudaine a dû mûrir dans l'ombre. Elle est le fruit de la lente castillanisation d'Unamuno, dès 1892, à sa chaire de l'Université de Salamanque. L'exil de 1924, la crise de conscience qui en résulte, fait éclater la lente maturation. La reconnaissance de Quevedo en est une ultime manifestation.

La première évocation unamunienne de Quevedo s'était faite sous le signe de la castillanité. Le silence qui l'avait entouré ensuite correspondait à l'affaiblissement de l'intérêt de notre écrivain pour l'esprit castillan, à son désintéressement même après la publication de *El sentimiento trágico de la vida*. Les préoccupations nationales de don Miguel rappellent la figure de Quevedo au premier plan.

Il n'y a pas simple mais étroite connexion entre les thèmes castillan et quévédien. Ce dernier représente une illustration

²⁸ *Comentarios quevedianos*, I et II, dans *Ahora*, Madrid, 29-V-35, dans *De esto y de aquello*, o. c., t. I, p. 158 ss.

²⁹ *Cancionero*, o. c., n.º 128, 1315 et 1615.

³⁰ Lettre à Jean Cassou du 6-VI-25, dans *Don Miguel de Unamuno y sus poesias*, o. c., p. 291.

³¹ Prologue à un projet d'édition du *Cancionero* en 1928, dans *Don Miguel de Unamuno y sus poetas*, o. c., p. 340.

parfaite de celui-là. Quevedo est le prisme à travers lequel Unamuno découvre et analyse divers aspects de la Castille.

.....
 Tragedia ver a España,
 Quevedo, con quevedos;
 pero son lo más propio
 para ver en su entraña,
 mejor que un microscopio!³²

Un autre élément encore, d'importance capitale, impose cette présence quévédienne: la situation même de don Miguel à la suite de l'exil. Grandes ont toujours été les répercussions des événements sur l'oeuvre unamunienne: le professorat de 1892 lui a fait découvrir la Castille; l'excitation politique et nationale des années 1923 et suivantes marquent plus fortement encore sa création littéraire.

Subitement don Miguel se trouve dans des circonstances semblables à celles qu'a connues Quevedo plusieurs siècles auparavant: des motifs similaires les guident, un même état d'esprit les anime, un même but les fascine:

Gustaste en el calabozo
 de San Marcos de León,
 Quevedo, el amargo gozo
 de comprender la nación.
 Que de entrañable y castiza
 culpa hacía su pasión
 la sarna que immortaliza,
 pícaro eterno, al Buscón.
 Gustaba sal de mendrugos
 buscando consolación;
 gustaste amor de verdugos,
 caridad de Inquisición.
 Que calor del Purgatorio,
 brasero del corazón,
 te confortaba; el emporio
 de Felipe a la Ocasión
 de la *Fortuna con seso*
 no supo asir del mechón
 y su cetro quedó tieso
 mas seco, sin sucesión³³.

³² id., n.º 128, v. 18 à 22, 19-IV-28.

³³ id., n.º 1315, v. 1 à 20, -XI-29.

Le parallélisme entre la vie matérielle, politique et littéraire d' Unamuno et celle de Quevedo, q'exprime ce poème, saute aux yeux. La prison de Quevedo ne correspond-elle pas à l'exil d' Unamuno? (v. 1 à 4). L'oeuvre écrite en prison par l'un, en exil par l'autre, n'est elle pas engendrée par une égale expérience tragique, celle de l'envie castillane? (v. 5 à 12). Animés du même souffle et de la même inquiétude patriotiques, ils ont aiguisé tous deux la satire politique à l'égard d'un roi qui n'a su profiter de leurs avertissements (v. 13 à 20).

Qu' a ressenti don Miguel lorsqu'il a découvert cette extraordinaire ressemblance entre sa propre situation et celle de Quevedo? Quelle révélation lui a apportée l'exil?

Si depuis longtemps Unamuno avait compris et expliqué l'esprit inquisitorial, en 1913 déjà, il l'identifiait au sentiment d'envie qui ronge l' Espagne³⁴; mais il ne l'avait jamais senti dans sa chair. Exilé, il en mesure toutes les conséquences.

Alors toutes les grandes victimes de l'envie castillane l'intéressent. Il n'hésite pas à mêler tous les domaines de la vie espagnole, et à découvrir sous des aspects divers le même sentiment et la même raison foncière: Il unit dans un même défilé, Colomb éloigné de l'empire qu'il avait découvert, Cervantès délaissé à l'ombre de son oeuvre, Fray Luis de León victime de la gloire qui nimbe le professorat et Quevedo incarcéré par les envieux de la cour pour son indépendance d'esprit et sa liberté de langage. Dans l'exil, don Miguel se sent solidaire de tous.

Preso estuvo Colón,
preso Cervantes,
y no por los gigantes,
y Fray Luis de León
¡ay la Inquisición!
preso Quevedo
"nunca se ha de decir lo que se siente?"
quiero y no puedo,
España una prisión,
su entraña se resiente
y engendra la desidia,
la desidia la envidia³⁵.

³⁴ v. entre autres *Del sentimiento trágico de la vida*; o. c., dans *Ensayos*, o. c., t. II, p. 958.

³⁵ *Cancionero*, o. c., n.º 242, v. 1 à 11, 26-VI-28.

Parmi tous ces noms il en est un qui retient l'attention de don Miguel: Quevedo qui dans son oeuvre a analysé l'envie.

"El que quiera saber de psicología de la envidia hispánica que acuda al arsenal de nuestro gran Quevedo"³⁶.

Le voilà, le guide qui introduit dans ce monde de l'envie, qui fait comprendre l'Espagne "rongée de faim et d'envie":

"Vamos a entrar en esos hondones, de mano de Quevedo"³⁷.

Victime de l'envie, comme Quevedo, non seulement dans ses répercussions matérielles mais aussi par la blessure de l'âme qu'elle inflige, Unamuno dénonce en ses poèmes, comme son prédécesseur le fit en ses livres, le mal que tous deux constatent douloureusement plus qu'ils n'entreprennent d'en guérir l'Espagne.

La ressemblance entre les situations et les réactions des deux hommes est telle que tel texte d'un Quevedo pourrait avoir été pensé par Unamuno lui-même et que le commentaire qu'en fait ce dernier pourrait s'appliquer à son auteur même:

"El más hondo sondaje que se haya hecho en España de la envidia hispánica —o ibérica—, virtud tanto como vicio y resorte de tantas hazañas, buenas y malas, lo hizo nuestro gran Quevedo en su *Virtud militante contra los cuatro pestes del mundo: envidia, ingratitud, soberbia, avaricia*. Y al hablar de la primera peste —en orden de tiempo y de valor— que es la envidia, empieza así: "Escribo de las cuatro pestes del mundo no como un médico, sino como enfermo que las ha padecido. Temo (en esto, por lo menos, acierto) que antes me temerán por el contagio que me estimarán por la doctrina". ¡Soberbio exordio y confesión soberbia!"³⁸

Quel précieux témoignage pour Unamuno! Lui qui tant de fois a condamné, dans les termes les plus durs, l'envie castillane, constate que sa propre âme est infectée du même mal national. Tragique attitude que celle de s'incliner devant le drame de Quevedo, et de concéder que, en fin de compte, il n'y a qu'à faire comme lui: "avoir compassion de soi-même et s'envier soi-même aussi".

³⁶ *Más de la vida hispánica*, dans *Ahora*, Madrid, 18-IV-34, dans *De esto y de aquello*, o. c., t. I, p. 560.

³⁷ *Comentarios quevedianos*, 1. c., p. 158.

³⁸ id., p. 162.

“En resolución, que hay que hacer lo de Quevedo: escribir de la vida como enfermo que la padece, sin importársele a uno que antes le teman por el contagio que le estimen por la doctrina. Y mirarse uno en el espejo de los demás, y cuando se crea envidiado escarbarse la propia conciencia. Y compadecerse de sí mismo y a sí mismo envidiarse.

¡Qué tragedia la de nuestro Quevedo!”³⁹.

Les sentiments issus d'une expérience commune obligent Unamuno à l'examen objectif de ses propres états d'âme. Ayant découvert en Quevedo une oeuvre semblable à la sienne, et qui, en lutte avec une Espagne rongée par l'envie caïnite, en porte partout elle-même les traces, Unamuno découvre qu'une des fins que se sont proposées sa propre poésie, ses essais, ses articles et même certains de ses romans⁴⁰, fut d'être non seulement un dénonciateur, mais aussi un témoin de l'envie. Cette coïncidence l'incite à abandonner son intransigeance initiale à l'égard de Quevedo en faveur d'une communion douloureuse.

Cette expérience de l'envie castillane, dans la lutte et l'affection pour l'Espagne, est le plus grand facteur d'unité entre Quevedo et Unamuno. Les commentaires de ce dernier sont désormais la plainte d'un homme qui comprend en souffrant et dont la révolte respire déjà le *desengaño* castillan.

“La misma tristeza inventa por sí misma muchos motivos de sentimiento”.

Quevedo, Sentencia 44.

Quevedo, qué recia lidia
trabaste en tu triste España
con la entraña de su entraña
carcomida de la envidia.
Qué rezumo de amargura
en la risa de tu mueca;
cómo la cuna se ahueca
al topar en sepultura.

...

rompiste el orden del coro
al mostrárnoslo en camisa.

³⁹ id., p. 165.

⁴⁰ Exemples types: poésie: *De Fuerteventura a París*, o. c., n.º XXXIII; *Romancero del destierro* o. c., p. 143, *Cancionero* o. c., n.º 69; essais: *La envidia hispánica*, 1909, dans *Ensayos*, o. c., t. II, p. 407; articles: *Más de la envidia hispánica*, I. c., p. 559; romans: *Abel Sánchez*; etc.

Que es aún peor que desnudo,
que si en carne cardenales,
en harapos infernales
deja Caïn sucio engrudo⁴¹.

* * *

Unamuno s'attache toutefois à suivre dans l'oeuvre quévédienne un second trait: l'humour castillan dont Quevedo lui paraît être un représentant. Le seul dont il semble se soucier, car selon sa partialité habituelle don Miguel ne se réfère que très rarement au roman picaresque ou au *Quijote*, pourtant tout aussi symptomatiques de l'âme castillane sur ce point.

Pendant près de trente ans, don Miguel avait flétri l'humour qui, dans l'oeuvre de Quevedo, lui apparaissait comme un des vices principaux de "la vieille morgue castillane". Son aversion, il l'avait exprimée dans les termes les plus énergiques, appelant l'humour du "funèbre, grave et raide Quevedo", de "misérables blagues", des "mots d'esprit tordus" ou "de prétendues grâces de grossièreté".

"Mentira parece que en el pueblo en que Don Quijote elevó a heroicas hazañas las más miserables burlas, se rieran los retorcidos chistes de aquel funebre Quevedo, hombre grave y tieso si los ha habido, y fuesen reídas las pretendidas gracias, puramente de corteza, cuando no de pellejo de corteza, es decir, de vocablo, de su *Gran Tacaño*"⁴².

En 1919 encore, Unamuno qualifie cet humour comme une sorte d'absinthe —*ajenjo*— qui anime et excite continuellement le Castillan et le mène à une "férocité et une inhumanité brutales".

"...lo cómico de nuestra novela picaresca, como lo cómico quevediano, suele ser de una ferocidad y hasta una inhumanidad brutales; un cómico no salado, sino amargo..."⁴³.

L'aversion de don Miguel à l'égard de cet humour ne l'avait pas empêché d'en décrire avec justesse, dès avant l'exil,

⁴¹ *Cancionero*, n.º 1615, v. 1 à 8 et 15 à 20, 14-I-33.

⁴² *Vida de Don Quijote y Sancho*, II, 1905, dans *Ensayos*, o. c., p. 290.

⁴³ *La estrella ajenjo*, dans *Nuevo Mundo*, Madrid, 2-V-19, dans *De esto y de aquello*, o. c., t. III, p. 563.

les effets extérieurs⁴⁴. Mais il ne pourra en reconnaître et en apprécier la nature profonde que grâce à l'expérience personnelle qu'il fera au cours de l'exil, lorsqu'il vivra le cauchemar de l'envie castillane.

Car, pour Unamuno, l'humour castillan est né de ce sentiment intime et violent qu'est l'envie. Le rire de Quevedo est l'expression de "la tragédie intime et séculaire" que celle-ci engendre.

Quevedo, que baraja
risas que hacen llorar;
la tragedia del hambre
intima y secular;
la castiza raigambre
de envidia popular⁴⁵.

Cet humour ne peut manquer de se manifester chez ceux qui —tels que Quevedo— se préoccupent si intensément du sort de l'Espagne.

Quevedo, qué recia lidia
trabaste en tu triste España
con la entraña de tu entraña
carcomida de la envidia⁴⁶.

Prenant parti avec passion, Quevedo et Unamuno, pas plus que tout Castillan, ne peuvent juger avec objectivité et sérénité⁴⁷. Dans le *chiste* le Castillan, s'indigne et insulte et son humour à lui est raillerie et sarcasme⁴⁸. C'est Quevedo que don Miguel, sous le nom de Víctor Goti, cite en exemple de l'espèce d'humour propre à l'Espagnol.

⁴⁴ *Soliloquios y conversaciones, Malhumorismo*, dans *Ensayos*, o. c., t. II, p. 593 ainsi que l'article cité supra, n.º 41.

⁴⁵ *Cancionero*, o. c. n.º 128, v. 4 à 9, 19-IV-28.

⁴⁶ id. n.º 1615, v. 1 à 4, 14-I-33.

⁴⁷ *Soliloquios y conversaciones, Malhumorismo*, o. c., t. II, p. 593 ss: "Y he aquí que nosotros los españoles difícilmente podemos alcanzar la ironía griega o la francesa. Nos apasionamos en exceso, y pasión quita conocimiento". *La selección de los Fulanez*, dans *Ensayos*, o. c., t. I, p. 470: "Los genuinos humoristas parecen gentes en delirio..."

⁴⁸ *Soliloquios y conversaciones, Malhumorismo*, o. c., t. II, p. 593: "Para ser irónico, para manejar esa agri dulce chunga, es menester no indignarse de verdad. Cuando uno se indigna de veras contra alguien o contra algo, aunque quiera ser irónico, resulta sarcástico o insultante. Y así nosotros, cuando queremos burlarnos, insultamos".

Mi religión y otros ensayos breves, El Cristo español, dans *Ensayos*, o. c., t. II, p. 387: "Generalmente son irónicos o ironistas —es más bonito llamarlos ironistas— los que no se indignan. El que se indigna, insulta".

"Y. no hay nada menos humorístico que la sátira áspera, pero clara y transparente, de Quevedo..."⁴⁹.

Le castillan ne peu s'adonner à l'ironie, à cette sorte de badinage qu'est "l'humour" français; il lui faut l'âpre satire⁵⁰ où la rage se mêle aux éclats de rire.

"La ironía, la verdadera ironía, nos es casi desconocida como nos lo es la sonrisa. La ironía se nos convierte en sarcasmo, y en vez de sonreír, nos reímos a carcajadas, o con lo que se llama risa sardónica, que es un modo de llorar"⁵¹.

Sur cette attitude offensante se greffe encore le *desengaño* castillan. Cette atmosphère caractéristique de la littérature castillane et de Quevedo en particulier, marque profondément son humour. Quand la désillusion se mêle à l'indignation, "il suintera de l'amertume à travers le rire de grimace" et "les pleurs couvriront les rires et les rires couvriront les pleurs".

Cet humour, Unamuno l'évoque dans sa poésie sous le nom de Quevedo qui mêle des rires qui font pleurer".

Quevedo que baraja
risas que hacen llorar;

...

Quevedo conceptista,
el de la voz amarga,
el de la risa larga,
donde ninguno chista⁵².

Il l'évoque s'inspirant directement d'une oeuvre quévédienne *La cuna y la sepultura, para el conocimiento propio y desengaño de las cosas ajenas* dont il tire l'exergue au poème suivant et dont ses vers sont l'interprétation nullement déguisée. Lui-même mentionne d'ailleurs cette oeuvre, deux années plus tard, à propos de l'humour castillan, dans un article consacré à Quevedo⁵³.

⁴⁹ *Niebla, Prólogo*, Víctor Gorr, 1935, dans *Obras completas*, o. c., t. II, p. 677.

⁵⁰ *Cancionero*, o. c., n.º 627, 12-I-29:

Nada de espíritu, agudeza;
nada de *humour*, sino sorna;

⁵¹ *La estrella ajeno*, l. c., t. III, p. 563.

⁵² *Cancionero*, o. c., n.º 128, v. 4 à 5 et 10 à 13, 19-IV-28.

⁵³ *Comentarios quevedianos*, o. c.

"La misma tristeza inventa por sí misma muchos motivos de sentimiento".

Quevedo, Sentencia 44.

Qué rezumo de amargura
en la risa de tu mueca ;
cómo la cuna se ahueca
al topar en sepultura.

...
Lloro tapaba tu risa ;
risa tapaba tu lloro⁵⁴.

Du *chiste*, de la chose la plus triste qui soit en Espagne, Quevedo est le triste "roi".

Quevedo rey del chiste,
el chiste rey del miedo ;
el chiste es lo más triste
que España tiene en ruedo⁵⁵.

Quevedo est, aux yeux de don Miguel, *el burlón de España*⁵⁶, *el ingenioso burlador y despreciador glorioso don Francisco de Quevedo y Villegas, señor de la Torre de Juan Abad*⁵⁷.

Quevedo use du moyen typique et idéal par lequel l'humour castillan s'exprime : c'est à dire le jeu de mots, si étroitement lié à l'intention qui préside, que jeu de mots et humour ne sont pas toujours à distinguer. Terminant le n° 127 du *Cancionero* ainsi :

Juegos de palabras,
palabras de juego ;
sonrisas macabras
que se apagan luego...⁵⁸

don Miguel enchaîne immédiatement sous le numéro suivant :

Ay, Quevedo, Quevedo,⁵⁹

Et il ramène l'humour castillan aux "prétendues grâces de

⁵⁴ *Cancionero*, o. c., n.° 1615, v. 5 à 8 et 13 à 14, 14-I-33.

⁵⁵ id., n.° 128, v. 14 à 17, 19-IV-28.

⁵⁶ *Comentarios quevedianos*, o. c., t. I, p. 161.

⁵⁷ *Glorioso desprecio*, dans *Ahora*, Madrid, 7-II-34, dans *De esto y de aquello*, o. c., t. I, p. 153.

⁵⁸ *Cancionero*, o. c., n.° 127, 19-IV-28, fin.

⁵⁹ id., n.° 128, 19-IV-28, début.

vocable" d'un Quevedo⁶⁰. On voit mieux maintenant l'importance que Unamuno devait accorder aux jeux de mots dans son appréciation de l'oeuvre quévédienne. Voyons comment il leur accorde finalement son estime.

* * *

Son attitude, hargneuse ou enthousiaste, englobe tout naturellement l'esprit de l'humour quévédien et son expression.

Les appréciations qu'il porte sur l'un comme sur l'autre évoluent de manière sensiblement égale, la condamnation ou l'éloge de l'humour castillan impliquant ceux du jeu de mots. Inversement ce dernier est souvent observé en association avec l'humour.

Certes, la formation d'Unamuno et ses études philologiques favorisèrent son intérêt pour les jeux de mots en général, et plus tard pour ceux de l'oeuvre quévédienne en particulier. A l'instar de Quevedo, don Miguel s'est plu, chaque année davantage, à plonger dans les entrailles de la langue et à s'adonner au "jeu dangereux de jouer avec les mots".

"Y el vivir de Quevedo era burlarse y dolerse y condolerse. De todos y de sí mismo. Y uno de sus consuelos, hurgar y zahondar en las entrañas del romance castellano —en romances muchas veces— y entregarse al peligroso juego de jugar con las palabras y con los conceptos"⁶¹.

Pourtant, au début il ne pouvait supporter les jeux de mots et pendant longtemps il en fit l'objet principal des reproches qu'il adressait à Quevedo. Il dut les considérer comme la pierre d'achoppement à sa réconciliation avec son ancien adversaire. Qu'il nous suffise, pour comprendre le dilemme devant lequel Unamuno se sera trouvé à un certain moment, de citer une seconde fois, comme seul témoignage intermédiaire d'une longue évolution silencieuse, une note du *Rosario de sonetos líricos* (1912), replacé dans son contexte. Tout en reconnaissant la grandeur de Quevedo, Unamuno persiste à l'appeler un des plus bas génies qui soit.

⁶⁰ *Vida de Don Quijote y Sancho*, II, dans *Ensayos*, o. c., t. II, p. 290.

⁶¹ *Comentarios quevedianos*, I. c., t. I, p. 160.

"Protesto de que en el último verso no he querido hacer un retruécano. Los odio tanto que estuve pensando suprimir este soneto. El retruécano me parece la forma más baja del ingenio, o por mejor decir la forma favorita de los más bajos ingenios. Su afición a él es una de las cosas que más impide reconciliarme del todo con el gran Quevedo⁶².

Ce sont les années d'exil qui provoquent définitivement le changement d'attitude. Unamuno prend la défense des jeux de mots, il les utilise, il va même jusqu' à en abuser⁶³. Lui-même d'ailleurs reconnaît, en 1932, l'évolution que sa pensée a subie au cours des années. Et ces réflexions à propos de Quevedo et de Gracian prennent un singulier relief eu égard à celles émises plusieurs années auparavant⁶⁴.

"He de confesar, ¡por Quevedo!, que en esta novelita (*San Manuel Bueno, Mártir*) he procurado contar las cosas a la pata la llana pero no he podido esquivar ciertos conceptismos y hasta juegos de palabras con que distraer unas veces y atraer otras la atención del lector..."⁶⁵.

"Leyendo el *Criticón* del P. Baltasar Gracián, S. J., me ha irritado su afán por los juegos de palabras y los retruécanos; pero después me ha dado de pensar que el famoso diálogo *Parménides*, del divino Platón, no es en gran parte más que un enorme —esto es: fuera de norma— retruécano metafísico. Y se me ha contagiado no poco de nuestro Gracián..."⁶⁶.

Est-ce le souci de divertir ou d'attirer l'attention qui incite Unamuno à employer les jeux de mots? La raison est plus profonde, et le second extrait nous l'a fait entrevoir; il parle, en effet, du "calembour métaphysique", ou, ailleurs encore, de la "metafilogía", c'est à dire: la connaissance des choses d'après l'étude de la langue; "Filosofía es filología"⁶⁷. Le jeu de mots c'est, pour don Miguel, le jeu d'esprit.

⁶² *Rosario de sonetos líricos*, o. c., p. 159, n. 20.

⁶³ v. entre autres *Cancionero*, o. c., n.º 459, 676 et 927; *De esto y de aquello*, o. c., t. II, p. 273: *Juego de palabras*; p. 365: *Etimologías*; etc.

⁶⁴ supra p. 4, 5, n. 18, 19, 20.

⁶⁵ *San Manuel Bueno, mártir y Tres historias más*, Prólogo, 1932, dans *Obras completas*, o. c., t. II, p. 1189.

⁶⁶ id., p. 1190; Cf. LANDSBERG, *Reflexiones sobre Unamuno*, dans *Cruz y Raya*, oct. 1935, n.º 31, p. 24-25, n.º 2: "En la última época de su producción, en las obras de 1933 y 1934, la etimología filosófica y hasta el juego de palabras se convierten en afición predilecta."

⁶⁷ *Etimologías. Filosofía es filología*, dans *Nuevo Mundo*, Madrid, 25-I-24, repris dans *De esto y de aquello*, o. c., t. II, p. 365.

Dès 1921 Unamuno notait que les jeux de mots décèlent la souplesse de l'esprit et qu'ils traduisent une très haute forme de la pensée. Le revirement de don Miguel à l'égard des jeux de mots quévédiens a donc une racine bien profonde.

"¿Qué todo esto no son más que juegos de palabras? ¡ah! es que los juegos de palabras se convierten en juegos de ideas y el más alto y puro pensar se reduce a jugar con las ideas"⁶⁸.

En 1925, définissant ses propres sonnets du recueil *De Fuerteventura a París* comme quévédiens, don Miguel précise immédiatement le sens de cette épithète: elle signifie: "pleins d'expressions à double sens": "Mis últimos quevedianos sonetos, "preñados de dobleces de sentido"!"⁶⁹.

Le jeu de mots quévédien est révélateur de la mentalité castillane. C'est l'intérêt d'Unamuno pour celle-ci, ainsi que ses propres expériences dans le domaine de la littérature, qui expliquent l'importance que cet élément formel a joué dans l'attitude de don Miguel à l'égard de Quevedo.

* * *

Philologue Unamuno était préparé à subir le charme du mot et à soupeser la valeur du jeu auquel il se prête. Pouvait-il, en tant que poète, échapper aux problèmes de l'expression littéraire dans laquelle celui-ci l'introduisait?

De prime abord, l'attitude de Unamuno à l'égard de Quevedo apparaît comme liée à des questions d'ordre esthétique.

Et, en effet, le jeu de mots pose un problème foncier, celui au conceptisme qui "fait consister toute la grâce de l'art littéraire dans l'acuité de la pensée et réduit à elle tout le secret de la beauté"⁷⁰. Très tôt, en 1906 déjà, la question du conceptisme avait appelé l'attention de Unamuno⁷¹. Lorsqu'il y pensait, il

⁶⁸ *Juego de palabras*, dans *Caras y Caretas*, Buenos Aires, 25-VI-21, dans *De esto y de aquello*, o. c., t. II, p. 275.

⁶⁹ Dans une lettre inédite à Jean Casson, du 6-VI-25, citée par M. GARCÍA BLANCO, dans *Don Miguel de Unamuno y sus poesías*, o. c., p. 291. En réalité le vers cité fautiveusement par Unamuno est comme suit: "(Palabras del idioma de Quevedo,) henchidas de dobleces de sentido", dans *De Fuerteventura a París*, n.º XXXVI.

⁷⁰ BLEIBERG (G), dans *Diccionario de literatura española*, Madrid, 1953, (p. 159 b, citant Montilú: "Si el cultismo fué un amañeramiento superlativo del lenguaje, el conceptismo lo fué del concepto o pensamiento. Los conceptistas hacían consistir toda la gracia del arte literario y creían que todo el secreto de la belleza estaba cifrado en la agudeza del pensamiento...")

⁷¹ p. ex. dans son essai *Sobre la europeización*, 1906, dans *Ensayos*, o. c., t. I, p. 901.

songeait, entre autres, à Quevedo. Ce qui le prouve est la sorte de prologue qu'il avait commencé à rédiger en mars 1928, pour son *Cancionero* en gestion.

"Las palabras mismas suscitan ideas... Los llamados aciertos poéticos suelen ser aciertos verbales. Hay juego de palabras que es juego de conceptos, conceptismo y juego de pasión... Los conceptistas han sólido ser grandes apasionados y grandes poetas: así... Quevedo"⁷³.

A partir des années d'exil, c'est par le nom de Quevedo que don Miguel jure, lorsqu'il soulève le problème du conceptisme⁷⁴. Il le considère comme le représentant-type du conceptisme: "el dechado de los conceptistas"⁷⁵, et se réfère à un "Quevedo conceptista"⁷⁶ dont "chaque mot est un nid de subtils concepts"⁷⁶. Et don Miguel lui-même, rallié à l'utilité du conceptisme, avoue finalement que cet illustre représentant n'est pas étranger à sa propre conversion.

"¡Conceptismo! He de confesar, ¡por Quevedo!, que en esta novelita (*San Manuel Bueno, Mártir*) he procurado contar las cosas a la pata la llana, pero no he podido esquivar ciertos conceptismos y hasta juegos de palabras con que distraer unas veces y atraer otras la atención del lector. Porque el conceptismo es muy útil: lector desatente..."⁷⁷.

Philologue et poète, Unamuno ne se livra pourtant jamais à une étude systématique du conceptisme. Il ne publia pas de traité sur la langue, ni d'exposé suivi sur la poésie. Ses réflexions sur les problèmes poétiques se dissimulent et se dispersent dans telle lettre, tel article eu tels vers inattendus. Ce sont des remarques occasionnelles que suggèrent d'autres questions et d'autres thèmes.

Fidèle à sa manière de voir, Unamuno ne conçoit pas le conceptisme comme un mouvement abstrait. Il l'associe à une

⁷³ Dans *Don Miguel de Unamuno y sus poscias*, o. c., p. 340; cf. HUARTE-MORTON (F.), *El ideario lingüístico de Miguel de Unamuno*, dans *Cuadernos de la Cátedra Miguel de Unamuno*, t. V, Salamanca, 1954, p. 172:

"Esta tan íntima dependencia que enlaza la ideología de Unamuno con su formulación verbal, es, por definición, conceptismo"; et p. 174: "Unamuno es el conceptista que saca ideas de las palabras".

⁷⁴ *San Manuel Bueno, mártir y Tres historias más, Prólogo*, o. c., t. II, p. 1189.

⁷⁵ *Comentarios quevedianos*, o. c., t. I, p. 160.

⁷⁶ *Cancionero*, o. c., n.º 128, v. 10, 19-IV-28.

⁷⁷ *De Fuerteventura a París*, o. c., n.º XXXVI.

⁷⁸ *San Manuel Bueno, mártir y Tres historias más, Prólogo*, o. c., t. II, p. 1189.

œuvre et il lie ses critiques et ses commentaires à ceux portés sur un auteur, Gracián souvent, Quevedo la plupart du temps.

On s'étonne, à première vue, que ses observations n'aient pas porté sur Ledesma. Un historien et un critique littéraire l'auraient fait. Mais Unamuno s'attache à des œuvres dont le caractère et l'esprit l'intéressent. Et cet esprit est celui de la Castille. Une fois de plus, c'est le souci de ce problème central qui impose la personnalité de Quevedo dans cette préoccupation subalterne que soulève le conceptisme.

C'est l'obsession des valeurs castillanes qui lance Unamuno dans la querelle espagnole, si vieille et toujours actuelle entre le conceptisme et le cultéranisme. Quevedo y participa; don Miguel entend le relayer. Il voit dans cette lutte entre le cultéranisme et le conceptisme, entre Góngora et Quevedo, une opposition entre le génie andalou et l'esprit castillan⁷⁸. Un poème du *Cancionero*, présenté comme le fragment d'un "Art poétique" imaginaire, selon l'exergue: "Fragmento de una "Arte poética a los Pisines" que no llegaré a escribir", se base sur cette opposition.

Ce poème se divise en trois parties à peu près égales: dans la première (v. 1 à 7) le poème fait appel au conceptisme de Quevedo et de Gracián; dans la seconde (v. 8 à 15) il se moque du cultéranisme gongorien et dans la troisième partie (v. 16 à 22) il expose ses conceptions et aspirations personnelles. Celles-ci conditionnent, à leur tour, chacune de ses prises de position à l'égard de Quevedo et de la Castille.

Sous l'égide d'un Gracián et d'un Quevedo, Unamuno évoque d'abord toutes les qualités que le conceptisme offre à ses yeux: un art "d'esprit", une poésie toute "fébrile" et "impure", l'expression d'une spiritualité bouleversée et passionnée⁷⁹, l'œuvre d'un poète qui "cherche sans jamais rencontrer", qui tend infiniment à l'expression adéquate sans jamais l'atteindre⁸⁰ et qui brûle d'une "soif jamais assouvie".

⁷⁸ THOMAS (L. P.), *Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne*, Halle (Paris), 1909, "Il est incontestable que l'esprit espagnol se montra particulièrement apte, surtout dans les contrées du Nord, à saisir avec une aisance extrême les finesses les plus compliquées de la pensée et du langage au point d'en faire un jeu..."

⁷⁹ Cf. *Sobre la evropeización*, o. c., t. I, p. 916: "Sí, el énfasis, la hinchazón, el conceptismo, el paradojismo son el lenguaje de la pasión".

⁸⁰ Cf. id., p. 915: "Juega [el conceptismo] con los conceptos y violenta las ideas aquel a quien los conceptos y las ideas le estorban, porque no puede hacer con ellos lo que su pasión le pide".

¡ Ay sagrada impureza
 la del ingenio, el arte de agudeza!
 ¡ mi Gracián, mi Quevedo!
 ¡ Ay febril poesía impura!
 la de quiero y no puedo,
 la que busca y procura
 sin encontrar, la de la eterna sed!⁸¹.

Si le conceptisme perd cette tension spirituelle, la poésie s'abîme dans la stylisation gratuite gongorienne et cesse par là même d'exister⁸². Et Unamuno oppose avec dédain la virtuosité verbale et l'exubérance artificielle de Góngora à la spiritualité et à la pauvreté formelle castillane, accentuant avec vigueur, ne fût-ce que par l'opposition même, ses préférences pour Quevedo⁸³. Aux subtilités artistiques don Miguel préfère l'ardeur impure de la passion.

Góngora vil, cobarde,
 ¡ Jesuíta del arte, de arterias
 de patronal merced!
 ¡ Impura! Dios bendito! sangre me arde,
 pero fuera de mí alcahueterías
 y fuera tocamientos
 de torremarfileños poetisos,
 selecta minoría⁸⁴.

Et, finalement, avançant ses propres opinions, Unamuno rejoint Quevedo et la première partie du poème. Il rejette toute recherche formelle et affirme toute sa foi dans le poids de la pensée, qu'il veut dense au possible. Unamuno choisit une poésie "impure", un style imparfait et un genre dont la beauté n'est pas faite de mots mais d'idées. Il veut une poésie qui "s'étanche de pensées", qui renferme "plus d'idées que de mots"

⁸¹ *Cancionero*, o. c., n.º 521, v. 1 à 7, 30-XI-28.

⁸² Cf. BOUVIER (R.), *Quevedo, hombre del diablo, hombre de Dios*, Buenos Aires, 1945, p. 154: "Cuando la inspiración inconsciente y espontánea comienza a faltar, las palabras, sin el sostén de las sensaciones frescas y pensamientos vigorosos, se ponen a obrar sobre sí mismas y tratan de suplir la pobreza del fondo alimentándose con su propia sustancia. Se les coloca donde no tienen hábito de estar, se las junta con otras a las que nunca se habían unido hasta entonces porque nada tenían que decirse, y con tales nuevas aproximaciones se quiere dar la impresión de ideas que no existen".

⁸³ En ce qui concerne cette opposition obstinée à Góngora v. M. GARCÍA-BLANCO, *Don Miguel de Unamuno y sus poetas*, o. c., p. 309, note; DÍAZ-PLAJA (G.), *Moder-nismo frente a noventa y ocho*, Madrid, 1951, p. 164 et HUARTE-MORTON (F.), *El ideario lingüístico de Miguel de Unamuno*, 1. c., p. 174-175, n. 54.

⁸⁴ *Cancionero*, o. c., n.º 521, v. 8 à 15.

et c'est là l'essence du conceptisme⁸⁵. Il veut que dans ses vers, la pensée frémissse de tension dans le carquois d'une langue, qui ne parvient pas à exprimer tout ce que la passion lui demande. C'était aussi le problème qui se posait à Quevedo, tel que la première partie du poème l'évoquait.

Si no podéis volar, mis pensamientos
—rima y compás os doy a ser concisos—
el plomo se os derrita
y haga ceniza la verdura fofa
¡la roca se me irrita!
tiembla y cuaja en al estrofa...
densa, densa, densa...⁸⁶

Nous n'avons rien dit jusqu'ici de l'atmosphère qui baigne les évocations du conceptisme, celles de Quevedo, celles aussi que dicte l'expérience personnelle d'Unamuno. Souvent nous y retrouvons une pointe de cet esprit de fatalité qui domine l'environnement castillan. Les exclamations initiales du poème précédent sont pleines à la fois de passion et d'amertume. Sous l'exaltation du conceptisme quévédien perce une sourde plainte, car adhérer au conceptisme c'est s'abandonner à cette passion funeste de la race castillane.

Sept années plus tard, en 1935, Unamuno s'expliquera en commentant une phrase de *La Vida del Buscón*.

"El [Quevedo] habló —y en *La Vida del Buscón* precisamente— de "los hombres condenados a perpetuo concepto, despedezadores de vocablos y volteadores de razones". ¡Condenados! El también condenado a perpetuo concepto, a despedazar vocablos y voltear razones. ¿Condenado? Con esa condena vivía, pues, en fin, se vive, y con ello, con esas miserias, trataba de olvidar la mayor miseria"⁸⁷.

Comme Quevedo, Unamuno se sent condamné au conceptisme ; il ne peut plus échapper au jeu des concepts. Tous deux

⁸⁵ Cf. BLEIBERG (G.), l. c., p. 159 a : "... el conceptismo se apaga en las ideas". et p. 160 a citant Ramón MENÉNDEZ y PIDAL : "la frase encierra más ideas que palabras..."

Il ne s'agit plus ici de questions uniquement unamuniennes, quévédiennes ou castillanes ; le problème des rapports entre le mot et l'idée et de l'importance relative de chacun d'eux se repose constamment au cours de toutes les littératures. Rappelons seulement à ce propos le célèbre mot de Mallarmé, tant apprécié par Valéry : "Ce n'est pas avec des idées, mon cher Degas, que l'on fait des vers. C'est avec des mots". Il faut reconnaître que don Miguel l'oubliait ou le négligeait trop souvent.

⁸⁶ *Cancionero*, o. c., n.º 521, v. 16 à 22.

⁸⁷ *Comentarios quevedianos*, o. c., t. I, p. 160.

sont poussés par la même affinité d'esprit et par la même passion castillane. Le cercle des relations Unamuno —Castille— Quevedo se ferme une fois de plus.

* * *

Il nous reste à évoquer les rapports Unamuno - Quevedo sous l'angle d'un dernier aspect qui teinte nombre d'évocations quévédiennes: le patriotisme. Celui-ci, passionné, donne à partir de 1923 toute l'impulsion au travail constant d'Unamuno. Son affection meurtrie pour l'Espagne perce à travers ses confessions d'envie et ses commetaires de l'humour quévédien; elle trouve en Quevedo à la fois un stimulant et un apaisement.

Dans son oeuvre frondeuse et pamphlétaire, dans sa poésie délibérément engagée des années d'exil, don Miguel fait de Quevedo une sorte de pièce à conviction dans son procès contre le régime, et il se réfère à lui dans la défense de sa propre poésie. Voici des vers qui, s'adressant à Quevedo, traduisent les intentions d'Unamuno lui-même. Etreint par l'angoisse et l'affection pour l'Espagne, don Miguel décoche depuis Paris et Hendaye, d'amères plaisanteries sur le régime espagnol.

Dolor de hijo tu entraña,
Quevedo, abrasó en ansión
y asaeteaste a tu España
con burlas de extremaunción⁸⁸.

Ce sont les soucis, qu'éveille le sort de la patrie, qui ont fait examiner à don Miguel une nouvelle fois, dans la solitude de l'exil, les valeurs castillanes. Il retourne aux anciens auteurs castillans qui représentent cette langue castillane sur laquelle il se penche maintenant.

Lengua que fué: Cervantes — la sonrisa
de la desilusión; fué viva llama
— Teresa; fué: Quevedo — ...⁸⁹

Celle de Quevedo surtout lui semble posséder des qualités exceptionnelles. Elle incarne pour l'exilé de Paris ou de Hen-

⁸⁸ *Cancionero*, o. c., n.º 1315, v. 21 à 24, 10-XI-29.

⁸⁹ *De Fuerteventura a Paris*, n.º XXV, v. 1 à 3.

daye l'âme séculaire de la Castille. La simple lecture de Quevedo, de cette langue aux jeux de mots et aux subtilités conceptistes reconforte don Miguel dans sa lutte et dans son effort poétique qui, pour lui, ne font qu'un pendant sept années d'exil.

Palabras del idioma de Quevedo,
henchidas de dobleces de sentido,
cada una de vosotras es un nido
de sutiles conceptos, y el enredo
de la maraña que fraguáis el dedo
del ingenio, con arte recogido,
lo desenreda o salva del olvido
vuestra alma secular...
acalladme las voces del estrago,
sed para mí lo que ya fuisteis antes
y ayudadme a tragar este mal trago⁹⁰.

La langue de Quevedo est un refuge et une force contre le malheur. C'est à elle, à sa passion, à sa rage et à sa virulence offensante que don Miguel se réfère pendant ses dernières années de création poétique et de lutte politique. Mais la langue et l'oeuvre quévédiennes ne sont à ce moment pas uniquement une référence: elles deviennent une source d'inspiration passionnelle.

AJO

Frótame, madre, la lengua con ajo,
ajo español que dé calentura
y me la vuelva encendido vergajo
que pega sin cura.
Lágrimas del sol le cuajan su savia,
fuego a la boca de pasión que pica,
meje y sahuma la saliva en rabia
y la sacrifica.
Ajo, Quevedo, ajo ¡qué carajo!⁹¹

Désormais, "cherchant des mots pour ses sonnets"⁹², Unamuno fait appel à Quevedo, à son oeuvre, à sa langue, à son expression et à son style.

⁹⁰ *De Fuerteventura a Paris*, o. c., n.º XXXVI, v. 1 à 8 et 13 à 14.

⁹¹ *Cancionero*, o. c., n.º 586, 27-XII-28.

⁹² *De Fuerteventura a Paris*, o. c., n.º XXV.

Bien que don Miguel n'ait jamais fait une étude systématique de la figure et de l'oeuvre quévédiennes, nous retrouvons dans les nombreuses bribes de textes rassemblées ici, tous les aspects dont Azorín, —cité en exergue—, compose l'image de l'illustre écrivain.

Don Miguel n'a pas pensé en critique littéraire; nous savons combien il était ennemi de la méthode et de la science. Nous avons pourtant retrouvé, morceau par morceau, une critique —fragmentaire— de la forme, du fond et de l'esprit surtout, de l'oeuvre quévédiennne: la critique de l'envie et de l'humour, du jeu de mots et du conceptisme.

Le choix de ces quatre préoccupations est dicté par deux facteurs essentiels: le caractère castillan de chacun d'eux d'une part, la personnalité et la vie de don Miguel d'autre part. Ces facteurs déterminent la présence, le mode d'évocation et l'évolution des quatre thèmes.

C'est par l'appartenance à la Castille que la figure et l'oeuvre quévédiennes intéressent don Miguel. Il considère Quevedo comme le représentant idéal de ces quatre sentiments et de ces tendances stylistiques éminemment castillanes.

Mais la Castille n'est que le point d'appui de ces évocations quévédiennes; les préoccupations personnelles de don Miguel en fixent les modalités. Tel problème ne se pose ou n'acquiert de l'importance qu'à partir du moment où l'expérience de don Miguel l'appelle. Tel autre, présent dès les premières oeuvres, subit sous le coup des événements, une transformation subite et totale.

En reconnaissant, au cours des années d'exil, les valeurs de Quevedo et en les faisant siennes Unamuno accomplit le dernier pas d'une castillanisation commencée 30 années auparavant. Cette option enrichit sa création poétique et soutient sa lutte patriotique.

Les rapports Unamuno-Quevedo forment un chapitre intéressant dans le vaste thème castillan de l'oeuvre unamunienne. Ils témoignent —au ralenti— de l'évolution des préoccupations de don Miguel à cet égard et ils mettent aussi un point final à sa castillanisation.

JOSSE DE KOCK

Terwest
Moerbeke-Waas
(Belgica)